

# Causseries

Adèle Nègre



Voilà les Euphorbes !  
Petite-Éclaire ce matin vue sur le chemin.  
Un vert différent - et tirant sur le jaune,  
un peu aigre,  
sialagogue -  
de l'hivernal vert longtemps ruminé.  
La couronne était tentante à portée de main  
ascendante  
au talus brûlé de gel.  
Un vert appel entre herbe et pierres.

Vert sorti de toi-même  
et qui appelle  
tu descends dans l'aride.

Une baie éclaire l'ardeur, me rappelle  
les jeunes coupes de tes fleurs  
tes ombelles c'étaient des lampes  
sur le causse de Campestre et Luc  
ton lait c'était le lait aigre  
de l'enfance.

Une fleur qui s'ouvre et qui éclaire -  
brandon ou torchère - le lointain ainsi  
soudain je me souviens du panicaut champêtre  
qui brûlait nos jambes  
par le causse aride quand nous revenions de la ferme  
des Brunel - Les Lucides -  
ou bien du Mas du Viala  
de nuit aussi.

Que nous traversions le causse  
- plutôt que par la route - pour raccourcir la course  
nourrie à la sobriété du calcaire  
- la dure flore des causses - et au feu des pierres  
je savais le chemin au genévrier et au cade  
au muret au clapas  
tiré entre une lavogne presque tarie et un transformateur.

Là que je cueillais les tessons  
loin de tout, les échoués  
fragments de feu comme j'en trouverai plus tard  
à Sauve dans la montée aux essarts  
- aujourd'hui c'est un damier végétal où oliviers grenadiers  
néfliers font de vieux vergers sans façon mais vifs encore -  
et au cœur de la Mer de rochers, le chaos calcaire qui roule  
debout jusqu'à nous -  
c'étaient des fleurs  
- je demandais d'où - de quel feu retiré c'est l'estran ?

Je cueillais les tessons  
qui jonchent  
souvent près des amas - *les clapas* -  
et les murets, le sol épierré  
tous éclats c'étaient des fleurs érodées  
au feu  
de leur vie  
leurs mains potières ainsi  
dans mes mains.

Les Euphorbes étaient déjà là  
à têtes jaune d'or  
qui rehaussaient le sol  
dures avec le thym et les chardons (*Echinops ritro*)  
les panicauts (*Eryngium campestre*),  
le pastel des teinturiers (*Isatis tinctoria*) aux feuilles bleuâtres  
mouchetait le causse

où les dolines fertiles sont comblées de verdure.

*De la vie rien.* Je marchais, enfant, sans discernement  
de grandeur, de gravité, sans  
*rendre compte* de rien sur une terre de plomb indéfinie  
et de pierres.

Je n'en voyais pas plus que de toutes part l'éclat aveuglant  
des clapas. Je n'entendais pas non plus.

Dedans, secrètement, je désirais l'écho de la citerne.

Parfois nous finissions à l'aveugle, de nuit.

Grandeur indéfinie  
dont c'était la dernière maison, le pays  
ras, toujours plus grand, toujours plus raréfié, avançait.  
C'était à pied. La respiration alentie serait brève, au tournant  
je croyais voir l'Afrique ! Peut-être en raison  
du panneau « St Affrique » loin là-bas au carrefour,  
ou bien de l'haleine sèche, de la ruche sans gradation  
accablée d'aromates et de fièvres. Les pierres brûlaient.  
Il n'en serait rien. *Après*, loin après la maison,  
toujours sur le sentier  
seulement des fours à chaux et soudain l'aven.

Aven (CNRTL)

*GÉOL., dans les Causses. Puits naturel aux parois abruptes, creusé dans un plateau calcaire par les eaux d'infiltration et formé, soit par dissolution, soit par effondrement de la voûte de cavités karstiques :*

*Vus d'en haut, les puits apparaissent comme des gouffres; des abîmes; des « avens » (Causses). Vus d'en bas comme des cheminées*

*Les dépressions circulaires appelées dolines, sont en liaison avec des cavités profondes ou avens, et souvent un réseau hydrographique souterrain aboutissant parfois à des résurgences remarquables*

Je me souviens de l'aven  
- l'Abîme de Saint-Ferréol -  
qu'ont aménagé et travaillé  
les enfants de la Colonie agricole  
du Luc un bagne fondé en 1856 dont  
la devise fut

*Mundatur culpa labore*

Je marchais dans ce paysage façonné par leurs mains  
des garçons de 6 à 21 ans  
les sentiers qu'ils ont nivelés  
les murs élevés  
les terres épierrees défrichées cultivées  
ils exploitaient 1500 hectares

*cogite parvulos redire ad me*

Pierotin Antoine    Fernand Giraud

Mollier    Armel Charteau

Albert Villeneuve né en 1892 à Oran

Toselli    Coste    Louis Rastoll

Ploquin    Cros    et Mustapha

Permann Jean-Marcel qui compte les secondes et *ne s'en fé pa*

Louis Raymond Chouvin *A moi la Loire et ses filles charmantes*

*dans six mois au jus.*

parmi les anciens Elena enfin : *Elena est rentré à la Colonie de  
Beaurecueil le 10 mars 1873 et au Luc le 24.*

Marchant sur le causse moi je ramassais ce qui semblait  
humain.

On trouvait parfois les boutons de leur uniforme jusque loin  
au pied des murs épais qui  
ceignent encore les champs et les pâtures  
- boutons métalliques siglés du Luc *Colonie agricole et péniten-  
tiaire* -  
comme des bourgeons ronds tombés ici aussi  
*plus froids que la pierre*  
avec les tessons au lieu des essarts

ou bien c'étaient des graines stériles  
disséminées non par le vent mais par les corps - épizoochores  
- parce qu'arc-boutés ce sont les reins qui portent les pierres  
calées contre les ventres  
pour être amassées  
- c'est qu'ils allaient à pied -

En été  
des buis et des genévriers  
aux odeurs fortes  
bleuissaient l'ombre  
courte sous le tronc  
courte dans les pierriers

La nuit était dans la doline une résurgence  
circonscrite. Mais au printemps la pâture !  
Avril l'Iris le Lilas et l'Astragale de Montpellier  
et en juin l'Asphodèle !

Asphodèle  
carné mais si pâle  
et fine tige  
qu'on le croit fragile  
en jambes  
trop vite grandies  
les stries  
aux tépales  
signent  
ces hampes  
endimanchées  
quand les étamines  
cillent au pied des roches.  
Est-ce en raison de sa racine  
tubéreuse qu'il est ainsi sexué ?  
Aux indigents les tubercules protubérants  
aux affamés de l'éternité !  
O famines !

Tous en attente  
au pré des Asphodèles  
s'enivrent de blancs déclinés  
des chairs jusqu'aux bruns rosés  
ou pourpres  
ivresse *qui n'attend rien*  
que l'inaccessible

*O cher doux rosâtre  
inaccessible désir*

De la vie rien. L'empourpré pétale  
de peau sur l'ossature raidie  
l'éternelle patience des morts endossée  
à mâcher la mâle racine  
lente la fleur épouvantable  
de l'attente  
*grise destinée.*

Au fond de l'aven vertical profond de 60 mètres s'ouvrait une vaste cavité naturelle souterraine enfouie à 20 mètres, au sol en partie aplani et fermée par un large mur de pierres :

une cave de maturation pour la production des roqueforts, à laquelle on accédait soit par un treuil qui déroulait un câble depuis la salle inférieure d'une construction de 6 étages érigée à l'aplomb de l'abîme, *la Fromagerie* à proprement parler, soit, à partir de 1886 par un tunnel long de 200 mètres en pente douce foré dans le sol depuis une doline proche, puis par un majestueux escalier en pierres de taille à trois volées.

Le lieu fut certainement aménagé par les enfants, hormis peut-être le percement du tunnel lui-même, qui fut semble-t-il foré à la dynamite durant l'année 1885. Il est probable cependant que les enfants aient participé au terrassement et à la sécurisation des lieux, le tunnel par endroit conforté par un parement de pierres soigneusement maçonné.

De même que la large voie d'accès, longue de 1500 mètres depuis le bagne, qu'ils tracèrent et nivelèrent sur le plateau.

Quelques uns des enfants de la colonie du Luc étaient affectés au travail à la fromagerie, d'une superficie d'affinage (les fromages étant mis à mûrir sur des claies en bois installées dans la cave), de 816 m<sup>2</sup>.

La Colonie agricole et pénitentiaire du Luc était un domaine privé, propriété de la famille De Luc puis Marquès Du Luc. Elle accueillit jusqu'à 200 colons, orphelins, ou enfants abandonnés pour la plupart, qui firent proliférer le domaine jusqu'en 1929, ce qui profita aussi, directement ou indirectement, à la population environnante.